



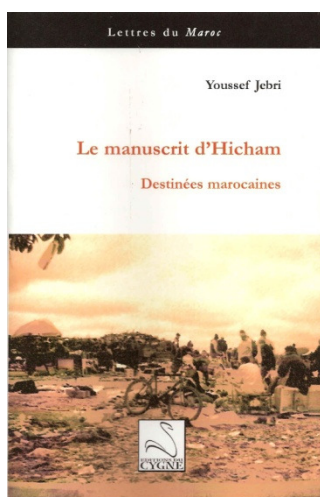
Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

Le manuscrit d'Hicham : destinées marocaines

Casablanca, juillet 2006, Hicham, étudiant en droit, vient d'obtenir sa licence. Agé de vingt-quatre ans, il n'imagine pas son avenir au pays, comme de nombreux jeunes Marocains. Il rêve de s'installer en France et de rejoindre son cousin Marwane, parti à l'âge de trois ans en compagnie de ses parents. Mais la politique drastique d'immigration européenne rend son projet impossible à réaliser.

Pourtant, Hicham ne peut pas se résoudre à rester au Maroc. Etouffé sous les poids conjugués de la religion, des traditions et de la monarchie, il ne peut croire à l'image idyllique que les médias donnent de son pays. Il décide donc d'émigrer clandestinement, en traversant à la nage le détroit de Gibraltar, séparant l'Afrique de l'Europe. La veille de son départ, il écrit une lettre à son cousin Marwane.

Celui-ci convaincu qu'Hicham a trouvé la mort au cours de sa traversée, choisit de la publier sous le titre : *Le manuscrit d'Hicham*.



« Amis lecteurs, improbables lecteurs, prenez le temps de lire ces quelques lignes. Toute ma vie, j'ai espéré venir à votre rencontre. D'improbable à réelle, la métamorphose s'avère ardue. Pour réaliser ce rêve, il me faut franchir la Méditerranée, obtenir un visa et payer un billet d'avion. Très vite, j'ai compris que votre pays, cette France dont je chéris la langue me refuse et m'accuse, sans excuses, de vouloir profiter d'un visa touristique pour me faire la belle chez elle.

Si vous lisez ces lignes, j'aurais réussi mon pari : vous faire entendre des paroles venues d'une contrée qui vous semble si proche et qui, en définitive, demeure éloignée. Un mur invisible, façonné par l'absence d'échange, de voyage, d'ouverture sur le monde et de libre-pensée vécue par une majorité de la population, cloisonne le pays. Vous ne trouverez pas ici des mots vantant les joies du tourisme au Maroc, décrivant les effluves émanant des échoppes de la vieille médina de Marrakech ou narrant le bien-être ressenti lors de ces fameux treks dans le désert marocain. »

Hicham, Casablanca, juillet 2006.

(...) Zineb, une de mes quatre tantes paternelles, habite dans un *kariane*¹. Elle y vit avec ses enfants, sans électricité ni eau courante, sous un toit véritable passoire. Dans ce bidonville situé près du quartier Roches-Noires, sur la route côtière menant à Mohammedia et à Rabat, la pluie bénite, bonne pour l'agriculture et l'économie du pays se transforme en punition de Dieu. L'eau envahit les maisons, forme une boue

nauséabonde et il faut attendre des semaines pour la voir disparaître.

Hbibbi, le mari de ma tante, a été tué il y a deux ans dans un accident de la route. Il a été renversé par un chauffard qui a pris la fuite. Vendeur ambulancier, chaque jour il réussissait – non sans mal – à nourrir sa petite famille. Du jour au lendemain, ma tante Zineb et ses cinq enfants se sont retrouvés sans ressource. Mes cousins ont tous quitté les bancs de l'école, contraints de subvenir à leurs propres besoins, l'État n'ayant rien prévu pour eux. En même temps qu'ils ont dû faire le deuil de leur

¹ Bidonville



Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

père, ils ont abandonné à jamais tous leurs rêves d'enfants. (...)

Chaque fois que je rends visite à mes cousins et cousines, je suis mal à l'aise. Généralement, j'accompagne mon père qui aide sa sœur et ses neveux en leur apportant des vivres et en leur donnant un peu d'argent. L'aînée, Hakima est âgée de dix-huit ans, Othman quinze ans ; Nabil et Imad, les jumeaux, ont douze ans et Najwa, la petite dernière court vers ses dix printemps. Tous portent aux pieds des chaussures en plastique. Habillés de haillons, l'hiver ils grelottent. Faute de place pour dormir, Othman, l'aîné des garçons, passe fréquemment ses nuits dehors. Mes cousins et cousines vivent dans une misère aiguë : ils mangent rarement à leur faim. Chaque jour, ils livrent un nouveau combat acharné pour survivre. Ils ont néanmoins appris, par la force des choses à composer avec cet état d'extrême précarité et ont adopté comme mode de vie la *zelte*¹ attitude, ravalant bien souvent leur fierté, recourant aussi fréquemment que possible à la débrouille. À l'évidence, au Maroc de ce nouveau millénaire où tout devient méga, même le cinéma², giga comme un certain cybercafé de Casablanca, malgré le soleil, il ne fait pas bon vivre dans *l'misiria*.³

Pendant ce temps, confortablement installé dans le salon, chez mes parents, allongé sur une banquette marocaine, télécommande en main, je zappe. Depuis que le consulat de France, appliquant les accords de Schengen, me chante la même rengaine, l'antenne parabolique est devenue mon visa pour le monde. Chaînes arabes, européennes, africaines, américaines et même australiennes, mon zapping m'emmène en voyage.

¹ La misère.

² Allusion au *Mégarama*, un complexe cinématographique disposant de quatorze salles qui a ouvert ses portes en 2002, à Casablanca.

³ Synonyme de *zelte*, la misère.

Mouvement virtuel, ersatz du naturel, informations dans toutes les langues, illusions de connaissances, je suis au courant de tout, conscient de rien. Les images affluent du monde entier. Une en particulier se dresse devant moi. Un mur vaguement blanchâtre, portant une inscription, *Mamnoueh el boult*⁴, provoque le déclic, cette sensation de déjà vu. Il ressemble à celui du *kariane* où vivent ma tante et ses cinq enfants.

Nous nous inquiétons des dérives dangereuses dues à la folie meurtrière régnant au-delà de nos frontières. Nous hurlons notre indignation en regardant des documentaires traitants de sujets d'ailleurs. Biafra, Éthiopie, Rwanda, Darfour et autres régions du continent africain, l'évocation de vos noms déclenche la vision de la misère, des politiques guerrières, des famines et des charniers condamnés avec timidité par la communauté internationale. L'Afrique compte ses morts en silence. Combien d'hommes et de femmes furent assassinés pour leurs idées ? Combien d'africains meurent chaque année emportés par des maladies tropicales ? Les laboratoires pharmaceutiques s'intéressent davantage au développement des médicaments destinés aux populations dites solvables et laissent le paludisme et le sida faire des ravages. Stoïque, un éminent scientifique, docteur ès études économiques et géostratégiques, affirme la voix claire : « Il s'agit d'un moindre mal. Ainsi l'Afrique résout ses problèmes démographiques. »

Toujours affalé sur la banquette, l'index et le pouce en action, les images se succèdent. Flash info satellitaire ! Un appel à l'aide humanitaire à l'échelle planétaire. Catastrophe : allez, au hasard, en Asie ! Tout le monde crie horreur, abasourdi. Moi aussi, je le dis : le tsunami n'est pas mon ami. Tant pis pour le décalage horaire avec

⁴ Interdiction d'uriner.



Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

l'Indonésie car hardie, la société civile marocaine s'investit. Et chez nous, que se passe-t-il ?

En Europe, des adultes se retrouvent au ban de la société ; ne disposant plus de toit, ils sont appelés sans domicile fixe. Ici, dans mon pays, des enfants meurent à petits feux, en silence. À dix ans, beaucoup travaillent déjà, forcés d'assurer leur propre survie. À douze ou treize ans, ils sont parfois violés dans une rue avec la complicité des riverains muets. Si mes cousins et cousines étaient nés en France, ils surferaient sur Internet, écouterait différents genres de musique, membres à part entière de la « génération Playstation ». Nés au Maroc, orphelins de père, ils font partie de cette jeunesse oubliée. En écrivant ces mots, je pense plus particulièrement à Othman. Les mains tannées par le manche de pelle qu'il tient à longueur de journée, les ongles noircis de cambouis, quinze ans à peine, le dos déjà courbé pour le reste de sa vie, Othman ne pense plus qu'à une seule chose : travailler.

Les joies des cours de récré,

Le bruit de la craie

Qui s'écrase sur le tableau noir,

Les Mathématiques, la Physique et

[l'Histoire :]

Il n'a jamais connu cela.

En guise de jeux d'enfance,

Le travaille harassant et la souffrance

Remplacent troumbia¹ et haba².

Il semble triste de ne pas avoir rencontré

Le regard plein de savoir d'une maîtresse

Qui aurait pu apporter un peu d'allégresse

Et de lumière à cette enfance oubliée.

Il travaille pour trois sous de l'heure

Que sa mère s'accapare sans leurre,

*Lui laissant les affres de la responsabilité
Des frères et sœurs qu'il n'a pas enfantés.*

Sans palier,

Il se retrouve assis à la table de ses aïeux.

*Il n'a pas encore vingt ans mais est déjà
[vieux.]*

Qui ose encore parler de dignité ?

Au même moment où j'écris ces lignes, dehors, quelque part dans une ruelle de Casablanca, un enfant le nez plein de *khnouna*³ – cette matière de couleur jaunâtre, puante et affreuse collante – le visage portant les traces de ses anciennes peines, lève la tête et hurle : « Dieu, Maître des cieus, toi qui offre le Paradis aux religieux et aux pieux, je t'en veux parce que tu fais de moi un misérable ! » Il crache sa haine. Pour oublier la dureté de son quotidien, il use de ces substances qui emportent l'esprit au paradis artificiel. Fauché comme tous les gamins des rues, il s'explode le cerveau avec les moyens du bord. Au hasard de ses journées, il introduit son nez dans les pots d'échappement des bus en stationnement mais dont les moteurs tournent. Il garde sur son nez, pendant des heures, un chiffon imbibé de colle à rustine. Une inspiration de colle, son esprit décolle et, à force de vouloir fuir, tout espoir s'envole.

À l'entendre conspuer sans gêne Allah, les croyants le considèrent comme un blasphémateur qui mérite une punition. Ont-ils son courage ? Que font-ils ? Pas grand chose, presque rien. Bien sûr quelques-uns s'activent mais ce ne sont certainement pas un bol de *h'rira*⁴ et un morceau de *chebakia*⁵, servis gracieusement chaque soir par sa majesté et d'autres généreux donateurs pendant le mois de ramadan, qui changeront le quotidien de tant de Marocains. La TVM et le « Matin du Sahara », quotidien en français à fort tirage, n'évoquent jamais ou si peu ces sujets qui fâchent. L'avenir du pays se bâtit sur des non-dits. L'amnésie

¹ Le jeu de la toupie.

² Cache-cache.

³ La morve.

⁴ Soupe marocaine.

⁵ Pâtisseries marocaines.



Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

collective s'impose et par moment devant une main qui se tend, histoire de se donner bonne conscience, une pièce jaune – c'est déjà beaucoup – quitte la chaleur d'une poche. Sans regarder, on donne, non pas par partage mais par crainte des réprimandes du Tout-Puissant. On pose la pièce de dix ou vingt centimes dans le creux de cette main tendue, prenant garde de ne pas toucher les doigts sales de ce jeune laissé pour compte et en murmurant : « *Lay y ster !* »¹. La pauvreté serait contagieuse !

La jeunesse casablancaise se compose de trois groupes distincts. Le premier se constitue de gamins et adolescents vivants dans les rues, les *karianes* ou au mieux dans les quartiers populaires. Happés pendant leurs années d'enfance, cherchant à s'accrocher au fil de la vie, ils n'ont guère le temps de s'attarder sur la période des jeux insouciantes.

Affamés par la galère, ignoble misère, pas d'argent en poche, certains aimeraient être capables d'orchestrer l'attaque d'une banque, de dévaliser une bijouterie et de se faire la quille. Au début, il ne faut pas viser gros, la jouer solo. Pour se faire la main et pénétrer l'univers du *biz*, direction le quartier Polo, là où dorment de belles *mercis*. Pour amasser un maximum de dollars et d'euros, il faudra vite passer à la vente de double-zéro. Merci les touristes pour votre visite ! De Niro et Al Pacino érigés en héros, Scarface et Don Corléone supplantent le Prophète parti rejoindre le Panthéon des gloires du passé depuis longtemps dépassées. Pleins de cette rage, celle qui donne le courage pour affronter de face des policiers et des vigiles taillés en armoire à glace, ils se verraient bien finir leur vie en roi des bandits. Les candidats à cette vie de malfrats sont nombreux. Hélas, peu finissent leurs jours

¹ Qu'Allah préserve ! (Sous-entendu de connaître le même sort).

heureux, en grand-père gâteaux ! Refusant la médiocrité, ils prennent des risques tout en essayant d'éviter les flics.

Il faut se faire une raison : tous les brigands finissent en prison. Devant cette équation à résoudre, sans corps à dissoudre, comprend qui peut ; personnellement je m'émeus en subissant les mots creux de ceux qui nous gouvernent ! En l'absence d'efforts fournis par les hommes forts du pays, comment espérer réussir dans la vie ? Certains misent sur leur corps afin de parvenir grâce au sport à réaliser leur rêve : devenir footballeur professionnel en Europe et côtoyer Beckham, Zidane et Ronaldinho, voilà un moyen d'assouvir la passion du ballon rond et de faire vivre la famille. Ceux déclarés aptes pour l'endurance rêvent aussi d'opulence. Saïda Aouita et Hicham El Guerrouj l'ont fait. Alors eux aussi courent, avalent des kilomètres pour être sélectionnés. Gravier les paliers de la société pour se retrouver au sommet ; être photographiée et filmée demeurent les objectifs à réaliser pour cette jeunesse oubliée.

Le second groupe est formé des jeunes nés du bon côté. Leur bonne naissance, essence de leur existence, les préserve de toute dépendance. Ils habitent les beaux quartiers, des havres de paix dénommés Polo, Cil, Anfa Supérieure ou Californie. Non, non ! Nous ne sommes pas aux États-Unis mais bel et bien au pays. Des palmiers le long des rues et des avenues, de rutilantes décapotables garées devant de somptueuses villas avec piscine, des gardiens en faction devant les maisons : parfois, en me baladant à Casablanca, je me crois à Santa Monica. Bien sapée, cheveux gominés, grosses montres argentées aux poignets, la jeunesse dorée casablancaise se retrouve le vendredi soir au VIP, le samedi à l'Éthnia, derniers endroits à la mode à Casablanca. Enfants de la *tchi-tchi*, adorateurs de la belle vie –



Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

avec une fâcheuse tendance à la flambe – ils semblent évoluer à part, à l'écart du reste de la société. Ils naviguent avec assurance sur le net, disposent de téléphones mobiles « nouvelle génération » et portent les dernières collections à la mode de prêt à porter et de sportswear. Le bac en poche, ils partent pour la plupart finir leurs études en Europe ou aux États-Unis. Écoles de commerce, MBA, diplômés en « management », purs produits de la pépinière des futurs hommes d'affaires, ils rentrent au pays pour intégrer l'entreprise familiale ou monter une nouvelle affaire commerciale. Pour l'investissement initial, les parents fournissent le capital. Ceux dont le père exerce une haute fonction publique embrassent la carrière de grand commis de l'État. Au Maroc, il n'y a pas que le titre de Roi qui s'hérite, certains sont députés, ministres ou gouverneurs de père en fils...

Le troisième groupe – celui qui représente l'effectif le plus nombreux – rassemble tout le reste de la jeunesse marocaine. Ces jeunes attendent sagement de devenir adulte sans aller en concert, en voyage autour du monde et n'osent même pas rêver posséder un ordinateur, une planche de surf ou une paire de roller. Je fais partie de ce dernier groupe. Je ne suis jamais parti en vacances. Mes amis évitent d'aborder ce sujet pour ne pas me vexer. Et si la chance m'abandonne et que quelqu'un me questionne :

– Hey Hicham ! Que fais-tu cet été ?

Ironique mais authentique je réponds :

– Si mes parents ne déménagent pas, en juillet je serai en villégiature en bordure de mon quartier. Pour le mois d'août, des doutes subsistent : rien de sûr ! J'hésite encore entre Casa et Dar El Beïda !

Depuis longtemps, mon père, afin de pouvoir faire face aux dépenses que nécessitent l'éducation de six enfants, a supprimé le mot vacances de son vocabulaire. D'ailleurs, mon père déteste

l'été. Les vacanciers lui rappellent, sans se soucier de sa dignité, la triste vérité : une vie sacrifiée pour élever ses enfants avec un salaire d'ouvrier sans jamais leur offrir quinze jours de détente aux bords de la mer. J'ai vu mon père pleurer. Blessé, grand gaillard qu'il est, il sanglotait.

Le Maroc, semble-t-il, est un pays jeune. Il paraît même que ma génération, celle des moins de trente ans, représente 70% de la population. Pourtant, le ministère de la Jeunesse n'existe plus et ceux des sports, de la culture et de l'éducation nationale ne brillent guère par leur dynamisme. Je garde cependant espoir de voir un jour un ministre digne de ce nom et surtout à la hauteur de ses années bac+ beaucoup, accéder à quelques-unes des doléances d'une jeunesse en perte d'illusions. Peut-être qu'un jour – hélas je serai probablement vieux – nous aurons des terrains de sports, des salles de musique et de concerts dans chaque quartier. Peut-être que les salles de théâtre seront plus nombreuses et les festivals de cinéma plus fréquents et accessibles à tous.

La lueur d'espoir s'éteint vite. Décidément rien ne change dans ce pays. Parfois, je ressens le besoin de pousser un cri, de donner un grand coup de poing sur le bureau de ce fonctionnaire communal qui, pour me délivrer un minable bout de papier, m'oblige à lui « payer un café ». *Tadwira*¹ a force de loi. L'envie devient pressante, la colère prend forme, mais au moment de l'explosion, un réflexe – résidu des années de silence et de tant d'*ahya skoute*² – m'empêche de débiter ma rage au visage de ce sinistre personnage. Il faut attendre de grandir pour exprimer ses envies et espérer diriger sa vie car finalement tout est histoires de pouvoir, d'opportunistes notoires, de représentants

¹ Un bakchich.

² Hey ! Tais-toi.

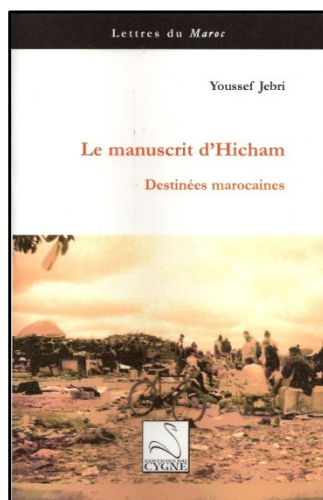


Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

absents, et bien trop souvent d'incapables affables.

*On m'avait dit : « Patience !
Tout finira par s'arranger.
Il n'y a pas encore urgence ;
La sagesse finira par s'imposer ».*
*On m'avait dit : « Attention
À ce que tu dis, à ce que tu fais !
Parce que tes rêves sont loin de la réalité,
Tu risques de graves désillusions ».*
*L'unanimité dans la prévention,
Voilà le leitmotiv des discussions.
Belles paroles d'apaisement
Quand la jeunesse cherche à prendre son
[envol assurément.]
Ils avaient oublié de dire
Que lorsque les larmes coulent
Il n'y a rien de pire
Que les mots qui roulent.
Expliquer mon malheur !
C'est leur bonheur !?
Qui sont-ils,
Ces personnages indélébiles ?
– Quel âge avez-vous monsieur le député ?
– En toute transparence, j'ai cinquante
[sept ans !]*

*– Et qui croyez-vous représenter ?
– Je suis l'élu du peuple et de la nation !
Chut ! Silence dans les rangs
Des deux tiers de la population.
La jeunesse attendra d'être vieille
Pour prétendre déguster le miel.
– Hum, monsieur le journaliste et
[néanmoins ami,]
Conscients du malaise social,
Le gouvernement et le palais royal
Réfléchissent à la mise en place d'une
[stratégie bien définie.]
Positif, négatif, symbiose,
Les discours sont d'une parfaite osmose.
Ils usent des mots à la mode
Qui décrivent tout, sauf le mal qui rôde.
Il n'y a pas encore urgence !
Tout va bien alors !?
C'est seulement l'ère de l'ignorance
Et de la barbarie qui prend corps.
Prends garde de le dénoncer !
Tu es encore trop jeune pour comprendre.
Tu es juste bon pour travailler
Et attendre !!!*



Le manuscrit d'Hicham

Destinées marocaines

YOUSSEF JEBRI

12€ - 82 p.

Mai 2007

Format 13 x 20 cm

ISBN : 978-2-84924-034-2